

Le sorcier de St-Triphon : (suite)

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

isolés ; ce bourg reçut le nom d'Unterseen. A quelque distance s'éleva un couvent d'hommes, à côté duquel il y eut bientôt un couvent de femmes. Des châteaux couronnèrent les collines. Longtemps le bourg fut misérable ; en revanche, les couvents étaient riches. Les pêcheurs d'Unterseen végétaient dans de tristes masures ; les moines, leurs voisins, embellissaient leur demeure et en transformaient les abords en un parc digne d'une demeure princière.

» Aujourd'hui, tout a bien changé. Les châteaux sont en ruines ; le bourg est une petite ville ouverte, fort agrandie, et dont les habitants, libres citoyens d'un canton suisse, sont affranchis de toute sujétion.

Ce qui reste de l'un des couvents est occupé par les bureaux de l'administration locale ; la plus grande partie de la plaine est semée de beaux villages ou de riantes maisons. La population a déculpé depuis trois siècles. Le long de la grande avenue du couvent, dont les ombrages ont été soigneusement conservés, s'élèvent des hôtels splendides ; chaque année on en voit surgir de nouveaux. Ce sont moins des hôtels que des palais entourés de jardins de luxe. Ils forment une espèce de boulevard qui porte plus spécialement le nom d'Interlaken, où l'Europe élégante se donne rendez-vous dans la belle saison. Interlaken est un lieu qu'il faut avoir vu, comme Naples, comme les bords du Rhin, et l'on affirme qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde des Alpes.

» Quant à la Lutschine, on lui a creusé un bon canal et on l'a envoyée par le plus court chemin se jeter dans le lac de Brienz. »

Les surnoms des communes vaudoises.

(Voir le numéro du 2 janvier.)

Une ou deux erreurs se sont glissées dans le précédent article ; nous les redressons tout d'abord.

Leysin. Il faut lire *lè Faragnats* et non *lè Farvagnats*. *Faragnat* vient de *faragni*, brûler, incendier : *lou diablhe tè faragne* est une locution fort usitée dans la contrée.

Romanel près Lausanne. Au lieu de *lessives-chats*, il faut lire : *lessive-chats*, c'est-à-dire *gens qui lessivent les chats*.

Saint-Barthélemy. Lisez *souce-mai* et non *sauce-mai*. *Souci*, sucer.

Aran, *lè Rincrotâ*, parce que ce village est bâti dans un pli de terrain : *incrotâ*, enterrer.

Ballaigue, *lè z'Ano*, les ânes ; et aussi *lè Medjâno*, pour avoir mangé un âne, au dire des gens de Vallobes.

Bonvillars, *lè Pan-ratâ*, les pains-ratés.

Bullet, *lè Pê-bot*, les pieds-bots.

Chavannes-le-Chêne et Champagne, *lè z'Aragne*, les araignées.

Chavornay, *lè z'Incrota-derbon* ; littéralement, les terre-taupes.

Chenaux sur Cully, *lè Motze*, les mouches.

Chexbres, *lè Tza*, les chats.

Le Chêne, *lè z'Ano*, (les ânes), pour rimer avec *lo Tzâno*, nom patois de ce village.

Cronay ; outre *lè Niaquelou*, on dit encore *lè Corbè* (les corbeaux) et *lè Sacca*, sens inconnu.

Cully, *lè Medze* : c'est le nom d'un petit poisson très commun dans le Léman ; en français, *l'ablette* ; il mange tout ce qu'on lui jette ou ce qu'il rencontre.

Démoret, *lè Ganz*. Peut-être est-ce une corruption de l'allemand *Gans*, oie.

Donneloye, *lè z'Oûiè*, les oies, pour rimer avec le nom du village.

Epesses, *lè Bocan*, les boucs.

ESSERT-PITTET, *lè Fouetta-renoille*, les fouette-grenouilles. Allusion aux marais voisins.

Ependes, *lè Renoillâre* ; même allusion, à cause de la situation du village sur un sol bas et humide, au bord des grands marais d'Yverdon.

Fiez, *lè Metze-breci*, littér. les mange-gaufres. *Breci*, *brisselet* dans le français populaire, *gaufre* ; de l'allemand *brezel*, qui a une signification analogue.

Fontaines. On dit : *A Fontannaz, lo lau lhai dansé avoé sa granta cua bliantze*. Allusion inconnue.

Grandevent (en patois, *Ver-tzi-Tzerou*), *lè Cassapiou* ; c'est-à-dire, vers chez Giroud, les casse-poux. C'est pour la rime, comme pour bon nombre d'autres localités.

Prilly, *lè Gonellia-rata*, allusion inconnue.

L. F.

Le sorcier de St-Triphon.

(Suite.)

Nadol s'est moqué de vous, qui lui demandiez un remède pour dégoûter votre frère de sa fiancée, parce que la pauvre fille a moins de vaches que lui !

Il s'est moqué de vous, qui recouriez à son autorité pour arranger vos affaires de famille !

Il s'est moqué de vous, bel amoureux, qui vouliez vous faire ouvrir par des charmes, la maison de votre riche voisine !

Il s'est moqué de vous, qui lui demandiez de vous faire avoir le gros lot à la loterie !

Il s'est moqué de vous, enfin, jeune malin du val d'Abondance, qui, la semaine dernière, avez payé pour qu'on vous indiquât le nom de celui qui a mis le mal à votre cheval ! Qu'en avez vous de plus d'avoir méprisé les sages avis que vous aviez reçus ? Votre foi a-t-elle guéri votre cheval ? Si oui, c'est qu'il n'était pas malade, si non, vous avez fait vingt lieues et dépensé plus de vingt francs, pour faire constater que vous êtes un âme.

Oui, Nadol rit de vous tous, qui croyiez à son pouvoir surnaturel, il rit de vous et boit à votre santé.

Ecoutez du reste, ô sublimes croyants, ce que le sorcier pense de vous et de son métier.

Après une fête prolongée, dont l'un de vous avait fait tous les frais, il eût avec son maître, en rentrant au chantier, la conversation suivante :

Le maître. Dites-moi Nadol, il paraît que vous avez eu une *visite* ces jours derniers ?

Nadol. Oh ! las oui, un bêta de conseiller de commune, père de famille, qui aurait mieux fait de rester chez lui que de me faire perdre mon temps à lui dire des bêtises.

Le maître. Pourrait-on savoir, ce qui amenait ce brave homme à réclamer vos services ?

Nadol. C'est bien simple. Voyant sa famille augmenter d'une manière inquiétante, il est venu me demander un remède pour parer à cet inconvénient. Figurez-vous cette question !

Le maître. Et que lui avez-vous ordonné ?

Nadol. D'abord d'aller quelques mois valet de chambre chez la femme du Sultan, mais voyant que cela ne lui souriait pas, je lui ai expliqué le cours des astres, des planètes, de la lune, etc...

Le maître. Mais quel rapport y a-t-il entre le cours des astres et l'objet en question ?

Nadol. Aucun, mais voyez-vous, ces imbéciles-là, moins ils comprennent, plus ils croient.

Le maître. Combien coûte une consultation ?

Nadol. Je n'ai jamais réclamé ou refusé. Moins on me donne, mieux je m'en trouve, également ça se mange en herbe, et plus la pièce est grosse, plus je prends de temps à en trouver le bout.

Le maître. Donc, en somme, le métier de sorcier consiste à rire et boire aux dépens des croyants ?

Nadol. Ni plus, ni moins.

Maintenant venez, âmes candides qui cherchez la vérité !

Pour la trouver, vous n'aurez qu'à offrir au devin une bouteille au cabaret du coin.

Thermes de Lessus, décembre 1868. L. C.

A plusieurs reprises les journaux ont donné comme moyen infaillible de reconnaître la bonne qualité de l'eau de cerises, l'emploi du bois de gayac, qui, trempé dans une eau de cerises véritable doit produire une belle coloration bleue.

Dans la dernière séance de la Société vaudoise des sciences naturelles, M. Chastellain a démontré par plusieurs expériences que ce moyen était basé sur une erreur d'appréciation. La coloration bleue déterminée par le bois de gayac prouve tout simplement la présence, dans l'eau de cerises, d'une petite quantité de cuivre provenant de l'alambic.

Une eau de cerises véritable, mais distillée dans un alambic de verre, ne donnera aucune coloration bleue par son mélange avec le bois de gayac. Et d'un autre côté, une eau de cerises falsifiée par de l'esprit de vin distillé dans des alambics de cuivre pourrait aussi donner la coloration dont nous venons de parler.

BENIGNA

HISTOIRE VILLAGEOISE

(D'après l'allemand d'Auerbach.)

4

— Je ne saurais en vérité pas, que changer en moi, je me trouve fort bien telle que je suis et je dois te plaire comme je plais à tout le monde.

— Eh bien continue à te plaire à toi-même, il me reste encore assez de raison pour comprendre que je ne saurais plus vivre avec toi ; il faut que je te quitte. Tu sauras très bien, sans mon aide, admirer ta beauté dans la glace, t'adresser à toi-même des sourires et des révérences, te faire dire par d'autres combien tu es belle. A mes yeux tu n'es qu'une vipère, et je te quitte !

— Me quitter ? En connaîtrais-tu, par hasard, une plus belle dans tout le pays ?

— Belle ! belle ! Suffit-il donc d'être belle ? et cela dispense-t-il de toute bonne qualité.

— Quand on a des richesses, elles remplacent la beauté, mais je ne suis malheureusement pas riche. Allons, sois sage, viens avec moi dans notre chambre.

— Je n'y retournerai plus avec toi. Je vais dans les pays lointains.

— Eh bien je te dis adieu et te souhaite bon voyage !

En s'exprimant de la sorte, Benigna sortit de la chambre de la défunte et alla dans la sienne. Au bout d'un moment elle vit son mari quitter la maison un bâton à la main. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où le sentier rejoint la grande route, il s'arrêta un moment. Benigna eut d'abord l'idée de le rappeler, mais elle se dit qu'elle avait déjà assez fait, et qu'elle perdrait toute son autorité en montrant une nouvelle condescendance. Georges entendit la fenêtre s'ouvrir, un large rayon de lumière parvint jusque sur la route ; il franchit ce rayon et disparut dans l'obscurité.

— Et pourtant il reviendra lorsque le grand air aura dissipé ses lubies, se dit Benigna, en regardant la chandelle.

Mais les jours s'écoulèrent, et Georges ne revint point. Tout à coup elle se sentit prise d'angoisse dans cette maison dont on avait sorti, le matin, un cadavre, et que son mari venait de quitter à son tour. Elle se rendit à son ancien domicile pour consulter sa cousine ; mais arrivée près de cette demeure, elle vit que la lumière était éteinte. Elle revint sur ses pas en pensant qu'il valait mieux ne rien dire afin que personne ne sut que la belle Benigna avait été abandonnée de son mari. Tout en cheminant, elle pensait à Georges qui l'avait tant aimée et qui l'aimait encore. Comment pourrait-il la quitter ?...

Elle se hâta de regagner son logis, dans l'idée que Georges était déjà de retour et qu'il aurait de l'inquiétude à la sentir absente. Mais elle retrouva la maison déserte. Elle ne se coucha point et attendit son retour. Comme sa lumière touchait à sa fin, et qu'à la chambre d'en haut, l'huile était répandue sur le plancher elle resta dans une nuit profonde. Le lendemain le jour revint mais Georges ne revint pas.

Elle alla devant sa glace et fut frappée en voyant sa figure bouleversée. Alors elle fit sa toilette avec un nouveau courage, et se mit à son travail. Mais elle s'endormit sur son tambour à broder, et ne fut réveillée que par sa cousine qui vint la voir et par un des camarades de forge de son mari qui venait lui demander s'il comptait chômer longtemps et l'avertir qu'il y avait de l'ouvrage pressant. Benigna répondit que Georges était parti pour affaires de famille et ne reviendrait que le soir ou même le lendemain. Mais le soir vint, le lendemain se passa, les semaines et les mois se succédèrent sans nouvelles de Georges. Benigna ne se montrait point dans le village. Elle travaillait toute la journée, et passait ses nuits dans les larmes.

On se livra dans le village à toutes sortes de suppositions sur les causes qui avaient amené le départ de Georges. Puis, comme d'habitude, lorsque les années eurent succédé aux années, on ne songea plus à lui. Quant à Benigna, elle n'était presque plus reconnaissable tant elle était abattue. A peine jetait-on un regard sur celle dont la beauté avait été si profondément admirée de tout le monde. On s'entretenait beaucoup des mauvais procédés qu'elle avait eus pour sa belle-mère, on les exagérait même. Toutefois la compassion remplaça tous ces sentiments quand on apprit que Benigna perdrait complètement la vue.

Lorsque cette cruelle épreuve fut arrivée, sa cousine exploita le spectacle navrant que présentait Benigna, abattue, malheureuse et pauvre ; elle l'utilisa pour exercer une mendicité lucrative. Elle la mena au loin dans les villages la